L'ART DU RAVISSEMENT

LE RAVISSEMENT DE L'ART

•

Jean-Marc Gollier

Ω

Édition l'empire des Gollier

1999

L'ART DU RAVISSEMENT - LE RAVISSEMENT DE L'ART

Jean-Marc Gollier

Palais littéraire et artistique de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles du 25 février 1999.

Introduction

"Nul n'a intérêt à être manipulé"

L'homme a à cultiver son indépendance pour son essor, son développement et son épanouissement plutôt que se soumettre à une quelconque autorité étrangère et aliénante.

L'aliénation. Voilà tout ce que tout le monde est appelé à fuir, à combattre. La manipulation - autre que génétique, et encore - est nuisible, par hypothèse.

C'est vrai, mais ne risque-t-on pas, à fuir toute influence, de réduire notre humanité à un triste solipsisme, une triste figure égarée dans un monde où pourtant, seul, l'homme est nécessairement perdu, où s'il faut vivre seul, sur son quant à soi, le monde est nécessairement absurde, dénué de sens.

Et c'est ici que j'en viens au ravissement car il n'existe certainement pas de principe selon lequel *"nul n'a intérêt à être ravi"*. Que du contraire, *"nous avons tous intérêt, de temps à autre, à être ravis"*.

Et pourtant, le ravissement implique une perte plutôt qu'un gain ou plus exactement, comme pour la manipulation, celui qui fait l'objet d'un ravissement est pris, il perd le contrôle de lui-même au profit d'un autre. D'où la question : avons-nous intérêt à (nous) perdre ? Devons-nous à tout prix gagner (la certitude, la reconnaissance, la réussite) ?

I.- Sens et histoire du mot

Avant de parler de ravissement, partons du mot ravissement. A-t-il un sens ? Non. Il en a plusieurs.

Il fait partie de ces mots de notre langage qui ont connu une histoire on ne sait pourquoi mouvementée, chaotique.

L'histoire d'un mot, c'est comme le cours d'une rivière. L'eau qui coule, et qui fait la rivière, n'est pas maîtresse de son lit. C'est le sol sur lequel elle coule qui lui donne son sens et son courant. Et le sol des mots, c’est l’esprit humain.

Le ravissement trouve sa source dans le mot rapt. Le ravisseur, c'est l'auteur du rapt.

C'est ainsi que les premiers Romains procédèrent, pour assurer leur descendance, au ravissement des Sabines.

Mais dans ce sens de rapt, le mot ravissement ne subsiste pas, il n'est plus usité. Par contre, les mots *"rapt"* et *"ravisseur"* ont conservé comme unique sens ce sens néfaste qui en fait un crime et un criminel.

Le sens du ravissement qui a traversé les siècles jusqu'à nous est tout autre.

Je partirai de ses dérivés, l'adjectif *"ravissant",* le participe passé *"ravi"* et l'infinitif *"ravir"*.

a) "ravissant"

Ce qui est ravissant, c'est ce qui est charmant, mignon, qui comble en vous un - petit - désir de beau. Il n'y a là aucune espèce de perte, aucune espèce d'appropriation par un autre de ce qui vous est cher. Tout au contraire, en disant de quelque chose qu'il est ravissant, vous portez un jugement, vous estimez quelque chose, vous vous l'appropriez, et sur un ton plutôt condescendant, d'ailleurs.

"Votre fille est tout à fait ravissante, ma chère". "Ce bijou est ravissant".

b) "ravi"

Lorsque vous êtes ravi, vous exprimez votre humeur. *"Je suis ravi de vous voir ce soir". "Vous de même - vous m'en voyez ravi".*

Si je suis ravi, c'est que je suis content, plus que satisfait. Je suis ravi et certains disent ' *je suis enchanté".* Enchanté.

c) "ravir"

A l'infinitif, ravir a à ma connaissance une seule occurrence, plus trouble déjà : *"Cette robe vous va à ravir",* ce qui peut vouloir dire *:"Dans cette robe, vous êtes à croquer"* et nous verrons dans un instant qu'il y a une grande proximité entre le ravissant et ce qui se fait croquer, *"Cette robe vous va à ravir",* cela veut dire aussi *"dans cette robe, vous me ravissez, vous me captivez".* Curieusement donc, celui qui croque dans une expression, c'est celui qui est captif de sa proie dans l'autre. L'ambiguïté, l'ambivalence du ravissement apparaît déjà.

II- Sens et histoire du mot (suite)

Comme une rivière qui charrie le limon de ses origines, le mot *ravi,* le mot *ravissant* gardent les traces de leur source première.

a) <u>Synonymes</u>

La première de ces traces se trouve dans leurs synonymes. Je suis *ravi,* c'est-à-dire je suis *enchanté.* Et celui qui est enchanté c'est justement celui qui est pris par un chant, une incantation. Ravi - enchanté, le même principe de perte du contrôle de soi.

Et le mot *ravissant :* vous êtes ravissante - vous êtes *charmante.* Le charme. Ici, l'expression de la beauté, le compliment, se

transforment à nouveau : vous êtes ravissante, vous me charmez, je tombe sous votre charme. Et à nouveau revient ce principe de la perte du contrôle de soi pour passer à un autre. Pas parce qu'il est plus fort, non, parce qu'il est plus beau. Et même, le comparatif n'est pas nécessaire. Je tombe sous vos charmes parce que vous êtes belle, ravissante.

b) Quelques occurrences

Au-delà de ces synonymes, il existe encore deux occurrences, rares certes et anciennes, des mots ravi et ravissant qui renvoient à sa source captivante.

1°- La première, c'est la figure du *ravi,* le ravi des santons de Provence que vous pouvez voir au pied de la crèche, le visage ébahi, extatique, les bras largement ouverts, les jambes ployées, prêt à choir sous le coup d'une révélation qui, apparemment, le comble et l'emporte, le ravit.

Dans le récit des santons de Provence, ce personnage a une place à part. Il est simplet, idiot, ce qui sans doute fait mieux passer son ravissement : il est ravi, mais il ne perd pas au change, il était de toute façon égaré. Un peu plus ou un peu moins, qu'importe.

2°- Une occurrence du mot *ravissant* dans son sens premier nous vient aussi de la France profonde, est enfoui dans le Béarn ou dans l'Auvergne. On y parlait jadis des *loups ravissants,* ces loups qui hurlaient la nuit dans les forêts épaisses mais qui parfois rôdaient près des villages et de leurs yeux de feu charmaient les bambins qui s'aventuraient trop tard le soir hors du logis. Ces loups ravissaient vos enfants. Ils les ravissaient pour les croquer. *"Vous êtes à croquer"*

pouvait dire le loup au petit Chaperon Rouge qui se pelotonnait dans ses bras sous la couverture, ravi d'une si charmante compagnie.

c) Conclusion sur un mot

Ainsi se termine mon détour étymologique et historique du mot ravissement. Ce mot est fondamentalement ambigu, et ce n'est pas un hasard si Marguerite Duras l'a pris pour titre d'un de ses livres les plus accomplis *"Le ravissement de Lol V. Stein"*. Mais avant d'en arriver là, si j'y arrive, plongeons-nous dans l'idée du ravissement.

III.- Le ravissement, phénomène mystique

Le ravissement est, dans son sens le plus classique, un phénomène religieux, mystique.

Dieu, c'est l'innommable des Hébreux, c'est l'inconnaissable, le mystérieux, des Chrétiens. C'est l'incommensurable, l'invisible infiniment puissant des musulmans.

Pour approcher Dieu, il faut nécessairement, à un moment donné, s'abandonner, abandonner tout, son savoir, ses facultés critiques. Mais l'abandon ne suffit pas, il faut encore qu'il soit suivi d'une grâce divine, que Dieu lui-même, agissant, vienne se saisir de l'âme qui s'offre à lui, en devienne le maître.

IV.- Le ravissement, phénomène artistique

Y a-t-il un ravissement d'homme à homme ?

Pourquoi pas ? Je dirais même que le ravissement nous est tous nécessaire, sans aucun doute avec parcimonie, mais nécessaire.

Le ravissement, c'est la respiration de l'homme, c'est le besoin pour s'accomplir, de dépasser dans l'autre ses propres limites, dans l'altérité à la fois s'abandonner et trouver ses propres contours, son expression la plus profonde.

Le ravissement ne peut être que passager, je l'ai dit. Après avoir fait son oeuvre, le ravissement nous laisse, enrichis comme la plage que la mer a couverte d'écume avant de se retirer. En ce qu'il est passager, ce ravissement n'est pas celui de Lol V. Stein, cette héroïne de Marguerite Duras perdue dans une espèce de folie sourde, ravie pour toujours après que lors d'un bal à S. Tahla, son fiancé, un étrange Michaël Richardson, lui fût ravi par une sombre apparition, Anne-Marie Stretter, femme sèche et comme fantomatique qui prit sous ses charmes ce fiancé. Après ce bal fatidique, Lol V. Stein au nom déjà atrophié (il a perdu le "a" de Lola, le "alérie" de Valérie), cette Lol s'est trouvée hors de son sens, ravie, et le roman exprime cette souffrance qui côtoie la folie et la plus grande lucidité. Folie et lucidité, les deux termes de l'extase, en l'espèce, une extase tragique. Mais ce n'est pas de ce ravissement qu'il s'agit ce soir. Le ravissement souhaitable, c'est ce mouvement de moi à autrui comme un marin qui d'une enjambée quitte son esquif pour un autre bord, un instant, puis revient, mais pendant cet instant, il se trouve sous un autre empire, sous une autre direction qu'il a choisie et qui l'a choisi.

Tel est le ravissement qu'offre œuvre d'art : offerte à notre regard, à notre lecture, à notre ouïe, elle nous ravit et se retire dès que nous la quittons, sans plus jamais nous être étrangère pourtant.

Pour ne citer que deux exemples proches - Proust peut nous ravir avec sa Recherche, lorsqu'il l'entame par cette longue mélopée *"Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire: "Je m'endors" ... Et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais, j'avais seulement dans sa simplicité première le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond de l'animal;...".*

En musique, on peut citer Ravel, Debussy, les oeuvres romantiques de Schoenberg et jusqu'à sa *"verklärte nacht"* (la nuit transfigurée) qui, dans ses accents dodécaphoniques, ne manque pourtant de nous ravir. Ce poème symphonique est sensé représenter un étrange dialogue amoureux, où la femme avoue à l'homme attendre un enfant qui n'est pas de lui et l'homme lui répond qu'il ne cessera pas de l'aimer.

Nous sommes ravis par ces oeuvres dont la beauté nous emporte et peut-être nous grandit, accomplit en nous un peu de notre humanité.

V.- De l'art qui ravit à l'art qui interpelle

Et pourtant, l'art contemporain, et plus généralement l'art de ce siècle, ne nous offre pas vraiment une source de ravissement.

La peinture nous offre des exemples frappants. Ainsi ces personnages de Francis Bacon, écorchés qui blessent plutôt qu'ils ne ravissent. Ainsi Magritte qui questionne et fait sourire par sa froide logique mais qui à nouveau ne nous ravit pas.

De même en musique, les grésillements de Stockhausen, les martèlements de Boulez, les sonates et concerti pour piano désaccordé de John Cage nous font entendre le fond obscur de la musique plutôt que ses éclats ravissants.

Dans l'opéra, les hurlements de Lulu d'Alban Berg lorsqu'à la fin elle se fait éventrer dans les bas-fonds de Londres par son dernier amant, Jack l'éventreur ou ces cris de terreur de Marie lorsqu'elle se fait poignarder par le pauvre soldat Wozzeck, de nouveau dans les partitions d'Alban Berg.

Peut-on parler d'oeuvres ravissantes au théâtre lorsque le Père Ubu entame sa pièce par un *"Merdre"* tonitruant. Et Beckett, lorsque la tragique attente de Godot commence par ce trivial problème de lacets mal noués à la chaussure d'Estragon qui l'empêche de se déchausser sur scène. Et en poésie, René Char ravit-il avec ses apophtegmes, aphorismes et autres métaphores que l'on ne peut pénétrer qu'avec un mode d'emploi.

En littérature, Duras, pour ne prendre qu'elle, nous ravit-elle quand elle nous écrit le sort funeste de Lol V. Stein, dans des termes rocailleux et bruts d'une langue chargée, pure mais chargée de toute la nausée du monde.

L'art aujourd'hui nous "interpelle" sans manquer parfois de nous éblouir, mais comme une lumière trop crue peut le faire, il nous contraint à plisser des yeux, à nous replier sur nous-mêmes.

Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont, précurseur du surréalisme le plus pur, entame ses Chants de Maldoror par cet avertissement solennel : *"Plût au ciel que le lecteur, enhardi et devenu momentanément féroce comme ce qu'il lit, trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison; car à moins qu'il n'apporte dans sa lecture une logique rigoureuse et une tension d'esprit égale au moins à sa défiance, les émanations mortelles de ce livre imbiberont son âme comme l'eau le sucre. Il n'est pas bon que tout le monde lise les pages qui vont suivre .quelques uns seuls savoureront ce fruit amer sans danger. Par conséquent, âme timide, avant de pénétrer plus loin dans dépareilles landes inexplorées, dirige tes talons en arrière et non en avant. Écoute bien ce que je te dis : dirige tes talons en arrière et non en avant, comme les yeux d'un fils qui se détournent respectueusement de la contemplation auguste de la face maternelle;...* »

Voilà un art aujourd'hui presque tout entier tourné vers la douleur d'exister, une révolte face à un néant absurde qui nous engloutit tout entiers sans nous ravir. Un art dont l'expression la plus sublime est sans doute la toile blanche, la page blanche, le théâtre sans parole, la musique du silence. Et cet art une fois inauguré est de suite achevé et ses continuateurs ne seront que des perroquets muets. La fin de l'art, si souvent annoncée, serait enfin arrivée.

Je ne veux pas dire que les artistes qui "interpellent", pour reprendre ce mot réducteur, ne seraient pas auteurs d'oeuvres admirables, au sens où l'on entend le beau, je veux simplement faire le départ entre différentes sortes d'oeuvres, les unes dont la beauté frappe l'intellect sans de nous émouvoir, d'autres qui nous émeuvent en nous

glaçant d'autres enfin qui nous ravissent par un certain mystère qu'elles incarnent et surtout, une attirance qui nous fait nous y abandonner un instant pour mieux les goûter.

VI.- Le surréalisme

Ces tendances de l'art vers une conception intellectuelle, effrayante ou sensible du beau ne sont pas neuves. Et ces tendances se nourrissent mutuellement, ou se répondent, comme une respiration.

Mais actuellement, l'intellectualisme domine. Ainsi en va-t-il du surréalisme. La démarche surréaliste est à maints égards paradoxale: éminemment intellectuelle en ce qu'elle se fonde sur une critique méthodique absolue et à la fois foncièrement irrationnelle. Pour reprendre la définition d'André Breton *"le surréalisme repose sur la toute puissance du rêve. Il tend à ruiner définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux dans la résolution des principaux problèmes de la vie*.

Comme le disait un slogan *"le surréalisme est à la portée de tous les inconscients"*.

VII.- L'essor des facultés critiques

Peut-on expliquer l'origine de cette étrange aspiration à tout intellectualiser, cette aspiration au vide, et cette encore plus étrange aspiration à l'isolement de l'individu qui caractérise le monde contemporain ?

Remontons un instant dans l'histoire.

De façon synthétique, on pourrait dire que l'homme occidental, dans ces huit derniers siècles d'évolution, est passé d'une étroite dépendance au religieux, où le ravissement était l'état le plus accompli de l'être, à une aspiration à une totale indépendance et à une domination du monde. Et cette indépendance et cette domination, l'homme les a conquis par la compréhension du monde, ce mot pris dans son sens étymologique d'accaparement, de prise de possession.

L'humanité s'est progressivement déprise de tout dieu, pour prendre l'homme lui-même comme axe de son existence.

La première oeuvre accomplie dans le sens de ce nouvel homme est peut-être celle de Montaigne. Il écrit dans ses Essais : *"La plus grande chose du monde, c'est de savoir estre à soy". "Vivre, c'est ne s'enchaîner à rien"* écrit-il aussi.

Pourrait-on imaginer une démarche plus opposée au ravissement, où précisément le but est d'être soi en l'autre, de vivre enraciné, et donc d'une certaine manière enchaîné à l'autre ?

Montaigne inaugure ce chemin périlleux qui mène à l'autodétermination de l'homme. D'autres le poursuivront :

Montaigne décède en 1592. Descartes naît en 1596. Avec lui, un pas décisif est franchi dans le sens de cette autodétermination de l'homme.

Le doute fondamental qu'il promeut fait de l'homme et de lui seul le centre de toute détermination. Il rejette toute idée de ravissement, comme une aliénation de ce qui est propre à l'homme, son sens critique.

Il n'est plus question de se laisser prendre. Celui qui se laisse prendre, qui se laisse ravir, n'est plus qu'un être faible, débile.

En littérature, ce sentiment d'autonomie de l'homme et la solitude qui en découle sont déjà anciens. Rutebeuf, Villon en ont témoigné. La vie devient alors problématique, absurde. Car à quoi bon vivre si c'est pour rester seul, sans possibilité de communiquer avec les autres.

"Life is but a walking shadow; a poor player,
That struts and frets is hour upon the stage,
And then is heard no more : it is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing".

"La vie n'est qu'un fantôme errant, un pauvre comédien qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène et qu'ensuite on n'entend plus; c'est une histoire dite par un idiot, pleine de fracas et de furie, et qui ne signifie rien".

Avec l'essor de ces facultés critiques, le scepticisme envahit tout, le ravissement s'éloigne de l'homme.

Et dernièrement, le doute méthodique s'est encore radicalisé par l'affirmation sur un ton de la victoire, par Nathalie Sarraute, qu'à présent, nous vivons dans *"L'ère du soupçon"*.

VIII.- L'essor du libéralisme, libération de l'homme?

La pensée cartésienne a été promue en doctrine universelle par les Lumières, qui ont de façon systématique remis en cause toutes les traditions, qui ont radicalisé l'idée de l'autonomie humaine, l'ont transposée au niveau social et sont parvenus, à la fin du XVIIIe siècle, à imposer une nouvelle fois l'idée de démocratie.

Parallèlement, le capitalisme est devenu le système économique de l'Occident. La propriété féodale est mise à néant et la propriété individuelle la remplace. A la richesse foncière se substitue progressivement la richesse mobilière. Aux mérites du sang succèdent les mérites de l'individu.

Ce bouleversement économique autant que social est finalement tout récent. Il date d'il y a à peine deux siècles. Il a connu la parenthèse du communisme, mais cette parenthèse est clause à présent et rien ne la remplace.

Ce système est fondé sur la promotion de l'autonomie et de la liberté individuelle d'une part, et sur la maîtrise rationnelle du monde de l'autre.

L'individu est tout puissant et appelé à maîtriser tout sur son passage. Et les progrès de la science à tous égards lui ont donné une certaine confirmation de sa raison.

La puissance de ce développement économique a dans une large mesure écrasé, lui aussi, à sa manière, les aspirations de l'homme. Ce rationalisme et cet individualisme - débridés - mènent eux-mêmes au chaos, à la destruction de l'humanité. Et aujourd'hui encore, les brides qui nous manquent, nous ne les avons pas trouvées, car toute bride paraît contredire le fondement de cette société.

IX.- La révolte

C'est dans ce contexte, dans cette impasse naissante de l'humanité, que l'expressionnisme, le dadaïsme et le surréalisme - pour ne prendre que ceux-là -, sont nés.

Pour les artistes de ces mouvements, la société impose la révolte. Ils ne peuvent supporter cette société mais en même temps ils refusent tout ravissement. L'art qu'ils expriment alerte l'esprit, l'éveille plutôt qu'il ne le ravit.

Existe-t-il un précédent d'un tel mouvement de révolte de l'ail contre la société ? Je n'en connais pas.

Mais que reste-t-il de toutes ces œuvres révoltées ?

Il ne reste souvent qu'un grand silence : l'art s'est retiré. L'art ne se communique plus, ou tout au plus qu'à une élite, il ne s'exprime plus que dans le silence, sur la page blanche, dans son for, intérieur et incommunicable.

A côté de cet art qu'on pourrait qualifier ironiquement d'abouti, ou plutôt face à cet art, une culture de masse et de reproduction prend petit à petit le dessus, inonde l'humanité dans sa logique de production et de répétition et, d'une certaine manière, ravit cette humanité.

X.- Constat en passant

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Les deux guerres mondiales, les décades de totalitarisme qui les ont entourées et les ont suivies, l'effondrement progressif d'un projet d'une société d'hommes vraiment autonomes, et enfin le déclin, pour ne pas dire le dégoût du mythe du Progrès : voilà ce qui marque la dernière moitié du XXè siècle.

Sans doute est-il permis de parler d'une petite décadence de la pensée, d'un essoufflement après deux siècles de conquêtes sans précédent, mais de conquêtes couronnées par des atrocités jamais

égalées, qui laissent l'homme pantois et dans un presque complet désarroi.

XI- Une démarche mal assurée

Ainsi, aujourd'hui, nous ne sommes plus ravis. Et ce long effort que je fais remonter à Montaigne pour libérer l'homme de ses entraves se termine pour ainsi dire pire que dans l'inachèvement, dans des épisodes de destruction méthodique de l'homme. Est-ce le doute méthodique qui nous a menés où nous sommes ? Sommes-nous seulement à une terminaison de l'humanité ? Je ne le crois pas.

Levinas écrit justement en post scriptum à la réédition en 1990 de ses "réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme" qu'il avait publiée en 1934, en réaction notamment à la position pro-hitlérienne adoptée par son maître Heidegger, *"la source de la barbarie sanglante du national-socialisme n'est pas une quelconque anomalie contingente du raisonnement humain ... Cette source tient à une possibilité essentielle du* Mal élémental *où bonne logique petit mener et contre laquelle la philosophie occidentale ne s'était pas assez assurée"*.

Et c'est à la recherche de cette pièce manquante de notre sagesse que, sur les traces de Heidegger, des hommes comme Levinas, Ricœur ou Hannah Arendt ont employé leur énergie et usé leurs pensées.

XII.- Du bon usage du ravissement

Pour conclure, j'en reviens au ravissement.

Le ravissement est cet art de se faire conquérir. Il a ceci de charmant qu'on ne sait pas très bien qui fait l'action du ravissement. Tel que je le conçois, il est le fruit d'une collaboration entre le ravi et le ravisseur. Collaboration passagère, sinon le ravissement conduit à l'anéantissement du ravi - c'est l'expérience de Lol V. Stein; c'est l'expérience de ceux qui succombent aux ravissements de la consommation ou des religions intégristes.

Le ravissement souhaitable - pour ne pas dire salutaire - est cette rencontre rare qui produit un mouvement de l'un à l'autre, un enrichissement de l'un par ce que l'autre a de beau.

Cultiver le ravissement, c'est donner préséance à l'amour sur la liberté, à la curiosité du mystère sur l'avidité de comprendre, à l'abandon sur la possession.

Le ravissement suppose qu'un instant, du fait de la confiance que je place en l'autre, je m'abandonne à son libre arbitre. Librement, je me soumets à son influence. Et je me modifie, je me change à son contact.

Et ensuite à mon tour, peut-être, je suis appelé à être le ravisseur.

Mais cette relation ne peut se concevoir que si des valeurs nous sont communes. Ces valeurs sont nécessairement empruntes d'un respect mutuel, d'une reconnaissance mutuelle. Pour reprendre une expression de Hannah Arendt, nous devons nous reconnaître *"obligés du monde"*. Pas maîtres du monde, mais liés à lui en telle sorte que j e ne puis m'en désintéresser sans m'anéantir moi-même.

Étant l'obligé du monde, je peux ravir et être ravi, dans un mouvement qui fait la respiration du monde, qui fait le courant d'air qui

empêche ce monde de se réduire à un froid agencement d'objets et d'intérêts abstraits et immobiles.

Les conquêtes des Lumières ne doivent pas être sacrifiées sur l'autel du ravissement. Au contraire, l'autonomie qu'ils nous ont apprise doit encore être développée, mais peut-être en ajoutant à cette idée fondamentale celle de la responsabilité qui en découle. Car l'autonomie poursuivie pour elle-même mène au néant.

Cette démarche suppose aussi de renoncer à l'immédiateté. Le ravissement tel que je l'entends est le résultat d'un lent accouplement parce que précisément il nous fait entrer dans l'inconnu de l'autre. Il est une démarche qui met en risque et impose de nombreuses précautions. Car il n'y a pas loin du ravissement à l'égarement.